

GULLIVER

RESSUSCITÉ,

OU

LES VOYAGES, CAMPAGNES

ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES

DU

BARON DE MUNIKHOUSON.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins.

1787.

GULLIVER

RESSUSCITÉ,

OU

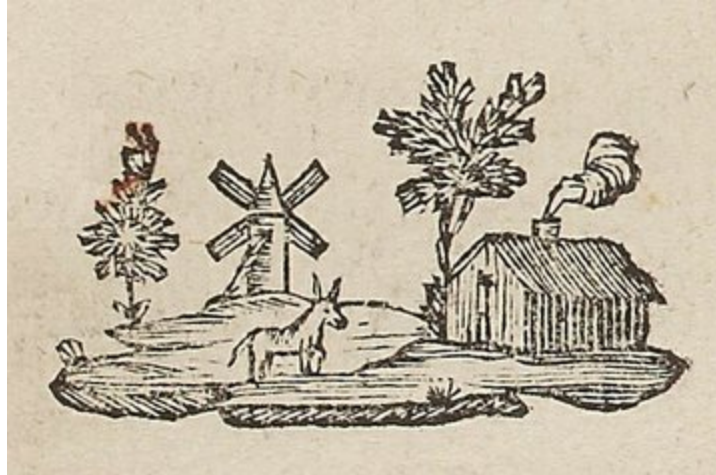
LES VOYAGES, CAMPAGNES

ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES

DU

BARON DE MUNIKHOUSON.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins.

1787.

PRÉFACE.

PARMI les Écrivains qui s'amuse à faire imprimer des mensonges, on ne peut refuser aux Voyageurs un rang très-distingué : la manie de passer pour un homme extraordinaire, pour avoir vu ce que d'autres n'ont pas rencontré, est un travers de l'esprit, que l'amour-propre tourne à son avantage. On ne peut guères attaquer, que par le ridicule, un égarement de cette espèce. L'orgueil est une passion d'enfans ; les punitions de l'enfance sont les seules qui lui conviennent ; la soumettre à la censure, grave & sérieuse, ce serait la traiter avec une importance dont elle n'est pas digne.

Tout le monde connaît cette anecdote d'un Voyageur, qui prétendait avoir vu à la Chine « un chou à l'ombre duquel un Régiment de Cavalerie pouvait se ranger. J'ai vu, dit un témoin de ce récit j'ai vu au Japon trois cents Cavaliers manœuvrer dans une marmite. – A quoi pouvait servir cette marmite, dit le premier conteur ? – A cuire votre chou, lui répondit l'autre ».

L'Auteur du *Gulliver ressuscité*, travaille à-peu-près dans ce genre ; il a voulu faire le procès aux imposteurs de profession, soit Voyageurs, Conteurs de société, & autres qui composent cette innombrable tribu.

Le Baron de Munikhouson, principal personnage de cette histoire, grand parleur, est un peu ivrogne en même temps ; à mesure que sa bouteille se vuide, sa tête se remplit d'idées singulières : on distingue, à chaque trait, les

effets progressifs du vin sur son imagination, & l'on peut mesurer, aux extravagances de son récit, les gradations de l'ivresse.

Trois éditions, dans un espace de temps très-court, ont assuré le succès de cet ouvrage en Angleterre. Si le peuple penseur s'en est amusé, il est naturel de croire qu'il ne déplaira pas à la Nation, dont la gaieté est presque le caractère distinctif.

GULLIVER RESSUSCITE,
OU
LES VOYAGES, CAMPAGNES
ET AVENTURES
EXTRAORDINAIRES
DU BARON DE MUNIKHOUSON¹

Ce fut au milieu d'un rigoureux hiver que je partis pour la Russie, persuadé que la neige & la gelée auroient réparé les chemins qu'on dit être si mauvais dans les parties septentrionales de l'Allemagne, dans la Pologne, le Duché de Courlande & la Livonie, J'étois à cheval, attendu que c'est, selon moi, la meilleure manière de voyager, quand la monture & le cavalier

sont en bon état. A mesure que j'avançois vers le nord, je sentis que j'étois vêtu un peu légèrement : cette réflexion me vint en considérant un vieillard étendu sur la route, frissonnant & transi, ayant à peine de quoi cacher sa triste nudité.

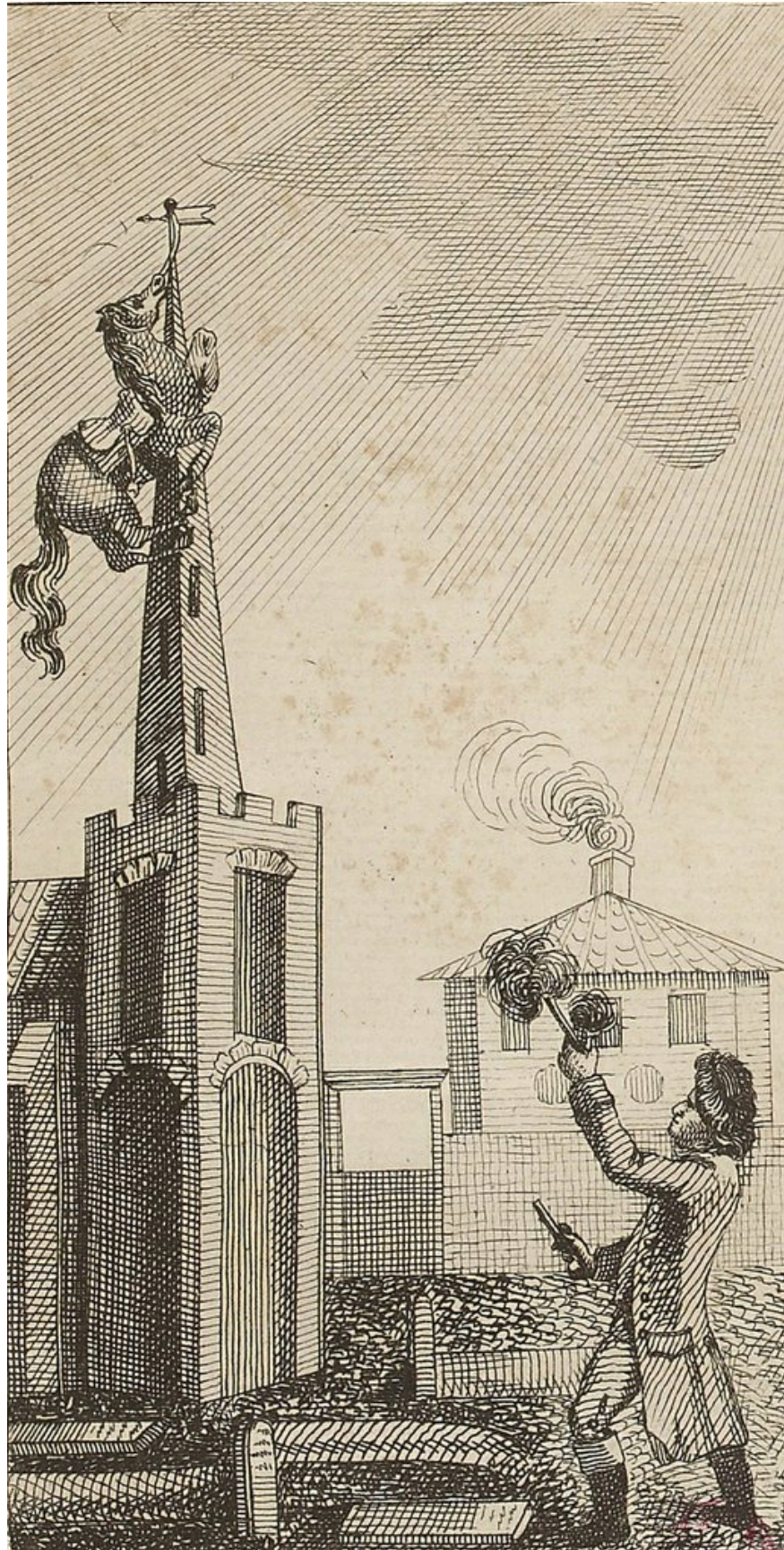
Le pauvre homme me fit pitié, & quoique je souffrisse beaucoup de la rigueur du temps, je me dépouillai de mon manteau pour l'en couvrir, Tout-à-coup une voix du ciel fit entendre ces mots ; mon fils, votre charité ne sera pas perdue, vous en serez récompensé en temps & lieu.

Je poursuivis mon chemin. La nuit me surprit, sans que je pusse distinguer de toute la portée de ma vue, soit un village, soit une chaumière ; la neige couvrait tout le pays, & les chemins m'étoient absolument inconnus. Accablé de fatigue, je mis pied à terre ; j'attachai mon cheval à une espèce de branche qui s'élevait au-dessus du sol : par précaution je mis mes pistolets sous mon bras, & m'étendis sur la neige. Bientôt le sommeil me gagna, & déjà il étoit grand jour quand j'ouvris les yeux. Quel fut mon étonnement lorsque, portant mes regards autour de moi, je me vis au milieu d'un village, couché dans un cimetière. Je cherchais par-tout mon cheval ; mais inutilement : je l'entendis enfin hennir à quelque distance de moi ; je levai machinalement la tête, & je l'aperçus pendu à la flèche du clocher. Un moment de réflexion me mit au fait de ce qui s'étoit passé : le vent avoit changé pendant la nuit ; le dégel étoit survenu ; alors descendant moi-même par degrés insensibles avec l'écoulement des eaux, je me trouvai, à mon réveil, au milieu d'un village qui, la veille étoit enseveli sous la neige, & ce que j'avois pris dans l'obscurité pour une branche, n'étoit autre chose que la pointe du clocher, à laquelle mon cheval étoit demeuré suspendu.

Sans perdre de temps en réflexions, je fis fauter la bride d'un coup de pistolet ; mon cheval tomba ; je remontai dessus, & je continuai ma route.

J'allais grand train ; mais comme l'usage en Russie n'est pas d'aller à cheval pendant l'hiver, je pris un traîneau pour me conformer aux manières du pays & me conduire à Pétersbourg. Chemin faisant (je ne vous dirai pas précisément le lieu), ce qu'il y a de vrai, c'est qu'au milieu d'une forêt sombre, je vis venir à moi un loup d'une grosseur prodigieuse, pressé comme s'il n'avoit pas mangé de l'hiver : il approchait déjà ; je ne voyais

nul moyen d'échapper ; cependant je pris le parti de m'étendre à plat dans le traîneau, laissant à mon cheval le soin de notre commune sûreté. Ce que j'appréhendais arriva ; le loup nous eut bientôt atteint ; mais aussi ce que j'avais espéré se réalisa heureusement : le loup ne fit pas la moindre attention à moi ; il me franchit d'un saut, & s'élança avec fureur sur mon cheval, attaquant sur-tout la partie de derrière, ce qui détermina le pauvre animal à doubler de vitesse. Quant à moi, profitant de la sécurité de l'ennemi sur mon compte, je levai la tête avec précaution, & j'aperçus épouvante, le loup qui s'était fait jour à travers le corps de mon cheval ; prenant alors mon avantage, je tombai sur lui avec le manche de mon fouet, l'obligeai de s'y retrancher tout-à-fait ; effrayé de cette brusque attaque, il se précipita de toutes ses forces en avant ; la carcasse du cheval tomba, & l'animal vorace se trouva lui-même engagé sous le harnois : je redoublai de coups, il se mit à fuir d'autant plus vite, & je fus rendu, en un clin d'œil, dans les rues de Pétersbourg au grand étonnement du peuple qui n'avait jamais vu un pareil attelage.



Il est inutile de vous ennuyer ici de mes observations sur la politique, les sciences le commerce & les arts de cette superbe Métropole de l'Empire Russe, ni de mes intrigues dans les premières sociétés du pays, où les maîtresses de maison vous accueillent avec un verre de liqueur & un doux baiser. Je réserve à votre curiosité des objets plus dignes d'elle ; je vous parlerai des chevaux, des chiens, que j'ai beaucoup fréquenté, des loups, des renards, des sangliers, des ours & de toute espèce de gibier plus abondant en Russie, que par-tout ailleurs ; je vous ferai le récit des parties de chaise, des combats & de tous ces exercices de mouvement dont le goût annonce plutôt un Gentilhomme, que des bouffées de Grec & de Latin, & de tous les parfums des petits Maîtres Français.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que j'eusse obtenu une commission, qui m'avoit été promise dans les troupes de l'Empire. Durant cet intervalle, j'eus tout le loisir de dissiper, en homme du monde, mon temps & mon argent.

Un matin, j'aperçus, de ma chambre à coucher, sur un étang très-large & peu éloigné, des canards sauvages, en si grand nombre, qu'ils en couvroient presque toute la surface. Je pris aussi-tôt mon fusil ; je descendis les escaliers avec tant de précipitation, que je donnai inconsidérément du nez contre une colonne ; je crus voir jaillir mille étincelles de mes yeux ; cependant, ne me sentant pas blessé, je poursuivis mon dessein. En couchant en joue, j'observai, à mon grand regret, que la pierre s'était échappée du serpentín par la violence du coup ; mais comme je n'avais pas de temps à perdre, me rappelant l'effet de la commotion, je découvris le bassinet, & ajustant de nouveau, je frappai brusquement un vigoureux coup de poing sur la platine ; l'étincelle brilla, le coup partit, & si à propos, que j'allai ramasser vingt paires de canards, trente poules d'eau, & trois couples de sarcelles ; tant il est vrai que la présence d'esprit est l'ame des expédiens. Si les soldats & les marins lui doivent leur salut dans mille occasions dangereuses, les chasseurs ne lui sont pas moins redevables d'une grande partie de leurs succès.

Témoin l'aventure qui m'arriva, peu de temps après, dans un bois où je rencontraí un renard dont la peau étoit si belle, que c'eût été un meurtre de

la déchirer avec la balle. Le renard dont je vous parle étoit appuyé contre un arbre. Au moyen de mon tire-bourre, je ne laissai dans mon fusil que la charge de poudre & je remplaçai les balles par un clou mince & pointu, J'atteignis l'animal avec tant de bonheur, que je le clouai à l'arbre par la queue ; je m'avançai. aussi-tôt sur lui, & le prenant par la tête, je lui fis une incision cruciale sur le crâne ; alors tirant à moi, & chassant la tête dans le sens contraire, je parvins à le dépouiller sans endommager la peau, & je le mis ensuite en liberté.

Combien de fois un hasard heureux n'a-t-il pas réparé nos erreurs : j'en eus un exemple bien frappant. Un jour que je m'étois enfoncé dans l'épaisseur d'une forêt, j'avois manqué mon coup sur un marcassin & une laye qui couroient à la queue l'un de l'autre ; le marcassin prit la fuite, mais la laye s'arrêta tout-à-coup, sans faire le moindre mouvement. En m'avançant, pour considérer la chose de plus près, je vis que l'animal, stationnaire étoit une grosse laye, aveugle de vieillesse, qui se faisoit conduire par son marcassin lequel remplissait ce devoir filial avec non moins de zèle, qu'autrefois Cléobis & Biton. La balle avait passé encre deux ; elle n'avoit attrapé le marcassin qu'à la queue, & la queue étoit restée encore entre les dents de la vieille laye, qui s'étoit arrêtée court, ne sentant plus traînée par son conducteur ; je le remplaçai à l'instant, sans qu'elle crût avoir changé de guide, & prenant la queue dans ma main, je la conduisis chez moi sans le moindre obstacle de sa part.

Quoique les femelles soient très-dangereuses, les sangliers sont encore plus redoutables ; j'eus le malheur de me trouver sur le passage d'un des plus monstrueux. Dans cette forêt, un jour que je n'étois préparé, ni à l'attaque, ni à la défense car j'étois sans armes, il se rua sur moi ; mais par bonheur un arbre me servit de rempart contre cet assaillant terrible, qui, m'ayant destiné un coup de boutoir vigoureux, enfonça ses défenses si avant dans l'écorce, qu'il lui fut impossible de les retirer. Oh, oh ! dis-je, valeureux champion, j'aurai bientôt raison de vous : en effet, je m'armai d'une pierre, & m'en servant comme d'un marteau, je fis entrer encore plus avant les dents de l'animal, de sorte qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement ; & j'eus tout le temps d'aller chercher au prochain village des

cordes & un chariot, au moyen de quoi, après l'avoir bien muselé, bien garotté, je l'emportai comme je voulus.

Vous avez, sans doute, entendu parler de Saint-Hubert, Patron des Chasseurs, & de ce fameux cerf qui lui apparut dans un bois avec une croix sur la tête. Comme membre de la confrairie, j'ai toujours scrupuleusement fait la fête de ce grand Saint, & je n'ai jamais oublié ce cerf que j'ai vu cent fois, soit en peinture dans les Églises, soit en broderie sur le manteau des Chevaliers de l'Ordre ; mais voici ce qui m'est arrivé à moi qui vous parle.

J'avois épuisé toute ma provision de balles & de plomb, lorsqu'un de ces animaux s'offrit à ma rencontre. Il me regardoit aussi tranquillement que s'il eût été dans la confidence du vuide de ma gibecière : il me restoit encore un peu de poudre ; je chargeai & je mis par-dessus une bonne poignée de noyaux de cerises après avoir mangé le fruit avec la précipitation qu'exigeoit la circonstance. Je lui envoyai toute ma charge au milieu du front ; étourdi du coup, il chancela, se releva & s'enfuit. L'année d'après, nous étions en chasse dans le même endroit ; un cerf fort du bois ; il s'avance vers des arbres qui me cachotent : à mesure qu'il approche, je distingue entre ses andouillers un beau cerisier, en plein rapport, haut de huit à dix pieds. Mon aventure me revint à la mémoire ; je le regardai dès-lors comme ma propriété ; je l'abattis du premier coup, content d'avoir à la fois le morceau du chasseur & la sausse aux cerises. Il est bon que vous sachiez que de ma vie je n'en ai mangé ni d'aussi grosses, ni d'aussi bonnes.

Mais que direz-vous quand je vous raconterai qu'une autre fois, en Pologne, retournant chez moi, après avoir usé mes munitions, un ours, la gueule béante » me barroit le chemin : je cherchai vainement dans mes poches quelques balles & un peu de poudre, je ne trouvai que deux pierres de réserve ; j'en lançai une de toutes mes forces dans la gueule ouverte de l'animal, & la fis entrer fort avant dans sa gorge. La douleur ou la surprise lui firent faire un mouvement si extraordinaire, qu'il me présenta l'ouverture opposée ; j'ajustai alors avec tant d'adresse, que la pierre entra sans obstacle, & fut se heurter contre la première : leur choc produisit une étincelle, l'étincelle une flamme, la flamme un incendie qui consuma l'ours

en un moment sous mes yeux. Cependant, malgré le succès de cet expédient, je ne vous conseillerai pas de vous hasarder ainsi contre un ours, sur la foi d'un événement semblable.

Il semblait qu'une fatalité particulière attirât exprès sur mes pas les animaux les plus féroces, au moment où j'étois sans défense.

J'étais précisément dans ce cas, lorsqu'un soir un loup terrible se trouva si près de moi, que je n'eus d'autre parti à prendre pour ma sûreté, que de me prêter aux intentions de l'animal, qui paroissoit ers vouloir à mon bras ; je lui présentai mon poignet ; je l'enfonçai dans sa gueule, jusqu'au coude, & par un nouvel effort, jusqu'à l'épaule. Ma situation étoit embarrassante : l'aspect d'un loup face à face n'a rien de bien séduisant ; à son air furieux, je jugeai qu'il ne manquerait pas de se jeter sur moi si je retirais le bras ; pour mettre fin à cette perplexité, je cherchai dans ses entrailles un point de résistance ; en tirant à moi, je le retournai comme un gand, & le laissai mort sur la place.

Le même expédient ne m'eût pas réussi, fans doute, contre un chien enragé qui, deux ou trois jours après cette aventure, au milieu de la grande rue de Pétersbourg, s'attacha de préférence à ma poursuite : sauve qui peut, dis-je en moi-même, me mettant à courir à toutes jambes ; par précaution, cependant, je détachai mon manteau, & le laissai tomber derrière moi ; le chien se jetta dessus avec fureur, & me donna le temps de m'éloigner. J'envoyai mon domestique reprendre le manteau, qu'il suspendit dans ma garde robe avec mes autres habits. Le lendemain, je ne fus pas moins surpris qu'effrayé des cris de Jacques, mon domestique : pour Dieu, Monsieur, s'écriait-il, venez vite, votre manteau est enragé : j'accourus fur le champ, & je trouvai mes habits presque tous en lambeaux. Jacques avoit raison, & ses exclamations sur mon manteau enragé. Je le vis moi-même, cet enragé manteau, acharné après un habit complet de drap fort beau, qu'il déchiroit impitoyablement.

Je puis dire, sans vanité, que ce n'est pas par le seul effet du hasard que j'ai échappé à tous ces dangers ; il en faut aussi faire les honneurs à mon adresse dans tous les exercices du corps, & à cette présence d'esprit qui fait, comme on sait, l'heureux chasseur, l'intrépide marin, & le brave soldat. Je

conviens qu'il y auroit de l'imprudence à un Chef d'Escadre, à un Général d'Armée, de ne prendre aucune mesure pour le combat, d'abandonner le sort d'une journée au caprice de la fortune, ou à leurs ressources personnelles. Par exemple, moi, je n'ai pas un tel reproche à me faire ; on m'a toujours vu les meilleurs chiens, les meilleurs chevaux, & les meilleures armes, indépendamment de ma supériorité à m'en servir, de manière que dans les forêts, ou sur le champ de bataille, on se souviendra toujours de moi. Il est inutile de vous donner la description de mes écuries, de mes chenils, de mes fusils ; mais vous ne serez pas fâché que je vous entretienne d'un de mes chiens pour lequel j'ai eu une affection particulière. Non, jamais il n'a existé une bête pareille ; il a vieilli à mon service : ce n'était pas tant sa beauté qu'on admirait, que sa vitesse extrême, aussi l'ai-je exercé si long-temps & si souvent qu'il en perdit la moitié de ses jambes ; de forte que, sur la fin de sa vie il avoit toute la démarche d'un basset, & m'a servi plusieurs années en cette qualité.

Dans le temps qu'il était lévrier, il changea de sexe. Oui, Messieurs, mon lévrier, un beau jour, se métamorphosa en levrette ; &, ce qu'il y a d'étonnant c'est que l'ayant mis aux trousses, d'un lièvre qui me paroissoit fort gros, ma levrette, quoique pleine, couroit aussi vite qu'à l'ordinaire, au point que je ne pouvais la suivre à cheval que de fort loin ; j'entendis tout-à-coup les cris de plusieurs chiens, mais si foibles, si étouffés, que je n'étois pas trop sûr de mon fait en m'avancant, quelle fut ma surprise ! Le lièvre, qui étoit une hase, avait mis bas en courant ; ma levrette, en la poursuivant, en avait fait autant, & j'aperçus un nombre égal de levrauts & de petits chiens : ceux-ci, poussés par leur instinct, couraient après leur proie, & la forcèrent si bien, qu'à la fin de cette chasse, que j'avois commencé avec un seul chien, je m'en retournai avec six chiens & six levrauts, fur lesquels je n'avois pas compté.

Le souvenir de ma levrette me rappelle celui d'un superbe cheval Lithuanien que je n'aurois pas donné pour tout l'or du monde. Il me fut dévolu dans une circonstance, où je fis voir combien j'étais expert en équitation ; c'étoit à la maison de campagne du Comte de Prrzzobosky. Les dames prenaient le thé dans un sallon ; les hommes s'amusaient dans un

verger à regarder un jeune cheval de race, qui sortait pour la première fois du haras. Tout-à-coup des cris d'effroi se sont entendre ; je descends précipitamment les degrés, pour me rendre dans le verger : je vois un cheval tellement indomptable, que personne n'osoit en approcher ; les plus résolus n'en revendent pas ; leur contenance abattue exprimoit la terreur. D'un saut, je m'élançai sur le dos du cheval ; étonné de mon audace, je le travaillai en maître, & je parvins à le soumettre, par des moyens si savans, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer mon habileté. Afin de mettre le comble à ma réputation, & dissiper la frayeur des Dames, je le fis sauter par une fenêtre dans le salon d'assemblée ; & là, après l'avoir obligé à en faire le tour, avec tous les airs du manège, il fallut encore qu'il répétât sa leçon sur la table de thé, toute couverte de porcelaine. Docile à ce que je lui demandais, il n'endommagea pas le plus petit vase. Ces sortes d'évolutions en miniature donnèrent une si grande idée de mon adresse, que le généreux Comte me pria d'accepter son cheval, pour me conduire, disoit-il, dans la carrière de l'honneur : la campagne contre les Turcs était prête à s'ouvrir, sous le commandement du Comte de Munich.

Je ne pouvois recevoir, en effet, un présent plus beau, ni d'un meilleur augure à l'entrée d'une campagne où j'allais commencer mon apprentissage de soldat. Monté sur un cheval si docile, si fier, si vif en même temps, un agneau & un bucéphale à la fois, je ne rêvais que bataille ; j'avais sans cesse à la pensée les exploits du conquérant de l'Inde.

Nous nous mîmes en marche, déterminés à relever l'éclat des armes Russes, un peu terni par la défaite du Czar Pierre, sur le Pruth, & sous les ordres du Général fameux, que je viens de vous nommer ; nous nous rendîmes redoutables par des faits d'armes qu'on n'oubliera jamais.

Ce serait manquer aux règles de la politesse, que de s'attribuer des succès dont on fait toujours les honneurs aux Généraux, & même à ceux qui leur ont confié le commandement, quand même ils n'auroient jamais senti l'odeur de la poudre. Je ne prétends rien non plus à la gloire de ces grandes actions engagées contre un ennemi belliqueux & vaillant : tout ce que je puis vous dire, c'est que chacun fit son devoir en patriote & en *soldat* ; mot dont l'acception n'est pas toujours assez favorable parmi les nouvellistes

des cafés, mais qui conserve toute sa force dans les idées d'un brave Gentilhomme.

Pour en revenir à mon récit, je me trouvai à la tête d'un corps de Hussards, ayant carte blanche, & chargé de plusieurs expéditions, dont le succès, sans vanité, n'appartient qu'à moi & aux braves gens que je conduisais au combat.

Nous essayâmes un terrible feu le jour que nous repoussâmes l'avant-garde des Turcs jusques dans Oczakow. Mon cheval s'étant emporté, me mit dans un cruel embarras. Figurez-vous que j'occupais un poste avancé, & que je vis venir à moi les ennemis, enveloppés dans un nuage de poussière, qui m'empêchait de distinguer leur nombre, leur intention & leur mouvement : m'envelopper moi-même d'un pareil nuage eût été un expédient très-ordinaire, & je n'en aurais pas été plus instruit. Je rangeai donc mes gens sur deux aîles, l'une à droite, l'autre à gauche, avec ordre de faire le plus de poussière qu'ils pourraient. A la faveur de ce tourbillon, je m'avançai fur les ennemis pour les observer de plus près ; ils s'étoient arrêtés à l'aspect de ma troupe, pour se ranger en bataille : je profitai d'un moment de désordre dans leurs dispositions ; je fondis fur eux ; nous les rompîmes entièrement, & les poursuivîmes jusqu'à la ville ou nous allions entrer pêle-mêle avec eux. Voyant qu'ils gagnoient la porte opposée, & comptant sur la vîtesse de mon cheval, j'allais voler à leur poursuite ; cependant je jugeai à propos de faire sonner le ralliement, & je m'arrêtai à cet effet. Jugez, Messieurs, de ma surprise : je me retourne ; pas une ame autour de moi ! Ma troupe s'étoit-elle dispersée dans les rues adjacentes ? s'étoit elle arrêtée ? Dans cette alternative, elle ne devait pas être fort loin ; elle ne pouvait manquer de me joindre promptement. En l'attendant, je conduisis mon cheval à une fontaine pour le faire boire ; il but en effet, mais si copieusement que je ne lavais qu'en penser : je fus bientôt au fait, lorsque, regardant derrière moi, j'aperçus..., vous ne le devineriez jamais, la partie de derrière de mon cheval, queue, croupe & jambes, tout avoit disparu ! Il avoit été coupé en deux ; de sorte que l'eau, à mesure qu'elle entroit, s'échappoit comme du tonneau des Danaïdes, & le pauvre animai ne pouvait se désaltérer. Comment cela était-

il arrivé ? Il ne me fut possible de m'en éclaircir qu'en retournant à la porte de la ville. Là, je vis qu'en entrant avec les fuyards, on avait laissé tomber la herse, sans que j'y eusse pris garde, & mon cheval avait été coupé en deux moitié, dont l'une se voyait encore toute sanglante de l'autre côte : c'eût été une perte irréparable, si le Maréchal du Régiment, qui, par bonheur se rencontra là, n'eût rapproché cette partie dont la chaleur n'était pas tout-à-fait éteinte, en l'attachant avec des liens de laurier qui se trouvait sous sa main. La plaie se guérit ; & (chose étonnante ! mais bien faite pour un tel cheval), les branches prirent racine dans son corps & formèrent sur son dos un berceau dont ma tête était ombragée de manière qu'on m'a vu depuis marcher dans plusieurs combats à l'ombre de mes lauriers & de ceux de mon cheval. Hélas ! Messieurs, Vous savez comme moi que la fortune a ses revers. J'eus le malheur de tomber entre les mains des ennemis ; accablé par le nombre, je fus désarmé & fait prisonnier de guerre ; ce qu'il y a de pis, c'est que l'usage des Turcs est de faire leurs prisonniers esclaves : dans cet état d'humiliation, la tâche que l'on m'avait imposée, sans me causer un travail pénible, me causait un insupportable ennui ; il fallait que tous les matins je conduisisse les abeilles du Sultan à la pâture ; que je les attendisse tout le long du jour, & qu'après le coucher du soleil, je les ramenasse dans leurs ruches. Il m'arriva un soir d'en perdre une ; en allant à sa recherche, je vis deux ours affamés prêts à se jeter sur elle pour avoir son miel ; je n'avois dans mes mains qu'une espèce de poignard d'argent, que portent les jardiniers du Grand-Seigneur ; je le jettai après les ravisseurs pour les effrayer & délivrer la malheureuse abeille : le fer échappa de mes mains & prit une direction en hauteur, s'élevant toujours jusqu'à ce qu'enfin il se perdît dans la lune. Il étoit assez difficile de courir après ; heureusement je me rappelai à propos que les haricots de Turquie poussent très-rapidement & montent prodigieusement haut. J'en plantai un sur le champ ; il sortit immédiatement après du sein de la terre, & monta jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'un des coins du croissant. Je n'eus rien de plus pressé que de grimper, & insensiblement j'atteignis la planète sain & sauf ; mais il me fallut bien du temps pour retrouver mon poignard, dans un pays où tout a le reflet de l'argent ; enfin je le découvris dans un amas de paille.

Il étoit question de s'en retourner, &, par une fatalité inconcevable, mon haricot s'étoit desséché a la chaleur du soleil ; & ne pouvait plus favoriser mon retour : je me mis à rassembler cet amas de paille épars autour de moi ; j'en fis un lien dont j'entortillai mon corps, & je me laissai aller ainsi en tournant jusqu'au bout ; arrachant ensuite de cette même paille de nouveaux liens, je nouai les uns aux autres jusqu'au point où devenus trop minces, la corde rompit à la hauteur d'environ quatre ou cinq milles de la terre ; ma chute fut si violente & si rapide, que mon corps, en tombant, fit un trou dans la terre de neuf à dix pieds de profondeur au moins. Étourdi du coup, je revins bientôt à moi, fort embarrassé de savoir comment m'en tirer : après avoir rêvé un moment, je me mis à l'ouvrage, & je fis si bien, avec le secours de mes ongles, que je taillai des degrés, & qu'en peu d'heures, j'eus construis un escalier au moyen duquel je remontai sans la moindre difficulté, Il est bon de vous dire qu'alors mes ongles avaient au moins deux grands pieds de longueur.

La paix avec les Turcs se conclut enfin ; je sus échangé, & je m'en retournai à Pétersbourg. J'arrivai, comme l'Empereur, à peine hors du berceau, sa mère, le Duc de Brunswick, le grand Maréchal Comte de Munich, & plusieurs autres partaient pour la Sybérie, lieu de leur exil. Jamais l'hiver n'avait été si rigoureux ; & j'éprouvai sur la route, à mon retour, des inconvéniens auxquels j'avais échappé lors de mon départ.

Entre autres, dans un défilé fort étroit, ayant recommandé au Postillon de sonner du cors pour avertir les voitures, s'il y en avait, de s'arrêter, afin d'éviter la rencontre sur une chaussée si peu commode, il avoit beau souffler, jamais il ne put se faire entendre, ni même produire aucun son. Malheureusement se présente une voiture venant du côté opposé : je vous laisse à penser quel étoit mon embarras. Dans la nécessité de prendre un parti, je descends, & chargeant fur ma tête carosse & chevaux, je franchis, avec ce poids énorme, la haie qui bordait un des côtés du chemin, & d'un second saut, je me trouvai derrière la voiture qui nous faisait obstacle. Arrivés à l'Auberge, mourant de froid, le postillon & moi nous précipitâmes vers le feu ; il suspendit sa trompe à la cheminée de la cuisine. J'allois m'endormir à la chaleur du foyer, en attendant qu'on eût préparé mon repas,

lorsque je fus éveillé par un *tereng, tereng, teng, teng*, qui nous fit regarder de tout côté ; je découvris bientôt d'où partait cette musique, & la raison pour laquelle le postillon n'avait pu se faire entendre sur la route. Les sons qu'il poussait se gelaient à mesure dans son instrument, & s'y étaient concentrés : le dégel, occasionné par la chaleur, leur donnait l'essor & nous fumes amusés par une variété d'airs très-agréables, qui se succédaient sans interruption. On entendit sonner la marche du Roi de Prusse, celle des Houlans, le menuet de Cupis, & différentes fanfares très-bien exécutées ; enfin une très-jolie romance à la mode termina cette sérénade, qui fut la dernière de mes grandes aventures en Russie.



Fin de la première Partie.

GULLIVER

RESSUSCITÉ,

OU

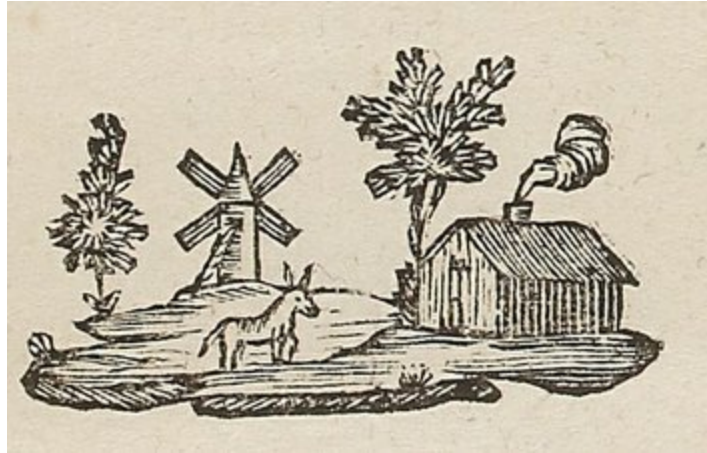
LES VOYAGES, CAMPAGNES

ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES

DU

BARON DE MUNIKHOUSON.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins

1786.

Ceux de mes Lecteurs, à qui les faits extraordinaires paraissent aisément suspects, sont prévenus que les évènements que je vais décrire, n'ont pas moins d'authenticité que ceux que j'ai déjà racontés dans ma première partie.

JE m'embarquai à Portsmouth en 1766, dans un vaisseau de guerre. Anglais, du premier rang de cent canons & de quatorze hommes d'équipage. Nous faisons voile pour le Nord de l'Amérique ; rien qui vaille la peine d'être raconté ne nous arriva dans notre navigation jusqu'à trois cents lieues du fleuve Saint-Laurent. Notre vaisseau fut poussé avec une force épouvantable contre un rocher (à ce que nous supposions) ; cependant

nous eûmes beau jeter la sonde, il ne nous fut pas possible de trouver de fond même à la profondeur de deux ou trois cents pieds ce qui rendait la chose plus merveilleuse, & en effet incompréhensible, c'est que dans la violence du choc nous brisâmes notre gouvernail ; notre beaupré & presque tous nos mats furent renversés, il y en eut même deux qui tombèrent à la mer. Un pauvre moufle qui était occupé dans les cordages à ferler les voiles, fut jetté à trois lieues du vaisseau avant de tomber dans la mer, & infailliblement cela ferait arrivé, s'il n'eût eu le bonheur de saisir par la queue un gros oiseau de mer, qui, prenant son vol dans la direction, du vaisseau, le ramena à bord. Une autre preuve de la force de la commotion, c'est que tous ceux qui se trouvèrent sur les ponts furent renversés pêle-mêle, & se levèrent, l'un tenant sa tête, l'autre sautant sur une jambe ; celui-ci se plaignant des reins, celui-là d'avoir le nez fracassé ; moi-même j'eus la tête enfoncée si avant dans l'estomac, que je fus longtemps avant qu'elle pût reprendre sa position naturelle.

Tandis que nous étions encore dans cet état de stupidité que produit l'étonnement, nous en fûmes tirés bientôt par l'apparence inattendue d'une large baleine, qui respiroit, en dormant, la chaleur du soleil, & dont le dos s'élevait à seize pieds au-dessus de la surface de l'eau. Le monstre, courroucé de ce que nous avions ainsi troublé son sommeil, promenant sa queue sur les galeries, avait renversé tout ce qui s'y était rencontré, & prenant ensuite dans ses dents la plus grosse des ancres, courut au moins six lieues, entraînant le vaisseau avec lui : on eût fait douze lieues à l'heure, du train dont il allait ; heureusement le cable rompit, & nous perdîmes l'ancre & la baleine. A notre retour en Europe, quelques mois après, nous retrouvâmes cette même baleine, morte & flottant sur la surface de l'eau : elle mesurait une étendue d'environ un mille de longueur. Comme nous ne pouvions recevoir abord qu'une petite partie des dépouilles de ce prodigieux animal, nous ne fîmes que lui couper la tête, encore avec beaucoup de peine, & nous ne fûmes pas peu content d'y retrouver notre ancre & environ quarante pieds du cable, le tout caché précisément sous sa langue, du côté gauche de la mâchoire. Ce fut la feule aventure remarquable qui nous arriva dans ce voyage.

J'ai oublié de vous dire que lorsque la baleine fit faire ce trajet rapide à notre bâtiment, il lui avait pris une envie de pisser, qui remplissait le vaisseau malgré le jeu des pompes : je m'avisai, fort à propos, d'un expédient très-simple. L'ouverture par laquelle l'animal donnait passage à ses eaux, pouvait avoir un pied & demi de diamètre ; je le bouchai de toute la capacité de mon derrière, & je sauvai ainsi tout l'équipage & un des plus beaux vaisseaux de la marine Anglaise. Vous serez moins étonné de ce fait, & du parti que je tirai de mon embonpoint clans cette circonstance, quand je vous dirai que, du côté de ma mère, je descends de parens Hollandois.

Je courus encore un plus grand risque de la vie, un jour que je me baignais dans la Méditerranée près de Marseille ; c'étoit l'été, dans l'après-midi. Un poisson énorme, la mâchoire ouverte dans toute son étendue, nageoit vers moi avec une grande vîtesse ; il m'étoit impossible de l'éviter. Je me rassemblai pour occuper le moins d'espace possible, rapprochant mes pieds & mes mains ; dans cette position, j'entrai dans sa mâchoire sans toucher les bords, & de-là je passai dans son estomac, où je demeurai quelque temps sans pouvoir rien distinguer dans ce réduit obscur. J'avois, comme vous pensez bien, une chaleur plus que raisonnable. Il me vint dans l'esprit qu'en incommodant mon hôte, je le forcerais à me mettre hors de chez lui ; & comme je ne manquais pas de place, j'essayai à le vexer de toutes les manières, en sautant, en me roulant, en cabriolant ; mais rien ne paroissait l'inquiéter davantage que les mouvemens rapides & pressés de mes pas ; lorsque je me mis à danser la provençale, il poussa des mugissemens affreux, & se tint dans l'eau la tête en bas, de manière que l'autre moitié de son corps étoit en évidence. Un bâtiment Italien passait précisément par-là ; les gens de l'équipage lui jettèrent le harpon, & l'attirèrent à bord en peu de minutes. Je les entendis se consulter sur la manière dont ils devoient s'y prendre pour dépecer leur proie & conserver son huile. Comme je comprends l'Italien, je craignais sur-tout qu'on ne me blessât ; c'est pourquoi je me rangeai vers le centre de l'estomac, qui étoit de taille à contenir une douzaine d'hommes comme moi, & je crus qu'ils s'accorderaient à commencer par les extrémités : point

du tout ; c'est qu'ils ouvrirent le ventre. A peine eus-je aperçu un rayon de lumière, que je me mis à crier, au secours. Je ne puis pas dire ce que produisit sur leurs visages, que je ne voyais pas, la surprise d'entendre sortir du corps d'un poisson, une voix humaine, & ensuite de voir paraître un homme nud ; mais lorsque je leur racontai mon histoire, ils s'interrogeaient tous, malgré l'évidence, pour savoir s'ils devaient ajouter foi à mon récit.

Après qu'on m'eut donné quelques cordiaux pour me faire revenir entièrement à moi, je m'élançai dans la mer, & je nageai jusqu'à mes habits que j'avais laissé sur le rivage. Suivant mon calcul, j'ai passé environ quatre heures & demie dans le ventre de l'animal.

Je ne vous ai pas raconté qu'étant au service des Turcs, je me promenais souvent sur la mer de Marmora, d'où l'on découvre toute la ville de Constantinople & le sérail du Grand-Seigneur. Un beau matin, occupé à contempler la sérénité des cieux, j'observai dans l'air un corps sphérique d'environ douze pouces de grosseur, auquel un autre corps paraissait attaché & comme suspendu ; je pris aussi-tôt ma longue canardière, que j'emportais toujours avec moi dans ces sortes d'excursions. Je la chargeai d'une balle ; je la dirigeai vers le corps aérien ; mais ce fut sans effet, l'objet étoit à une trop grande distance : je ne me déconcertai pas ; au moyen d'une double charge la seconde tentative me réussit, & je le vis décrire une ligne perpendiculaire & rapide, qui me fit présager sa chute : effectivement il tomba. Jugez de ma surprise lorsque je vis un char très-élégant, monté par un homme, ayant à ses côtés la moitié d'un mouton rôti. Je m'avançai vers lui, & je le reçus dans mon bateau. Le voyageur aérien étoit un Français ; sa chute inattendue l'avait un peu étonné : il se remit en peu de temps, & me raconta ainsi son histoire.

« Il y a près de huit jours, je ne sais pas précisément si mon calcul est juste, parce que j'ai perdu mon journal, & que j'ai presque toujours plané à une hauteur où le soleil ne se montre point. C'est dans le duché de Cornouailles, en Angleterre, que j'ai pris mon essor, à l'aide d'un large ballon, avec un mouton, pour faire quelque expérience sur la respiration. Malheureusement le vent a changé en dix minutes, & au lieu de pousser vers Excester, où j'avais intention de descendre, j'ai été chassé vers la mer,

que je n'ai pas quitté, à ce que je suppose, car j'étais trop haut pour faire mes observations.

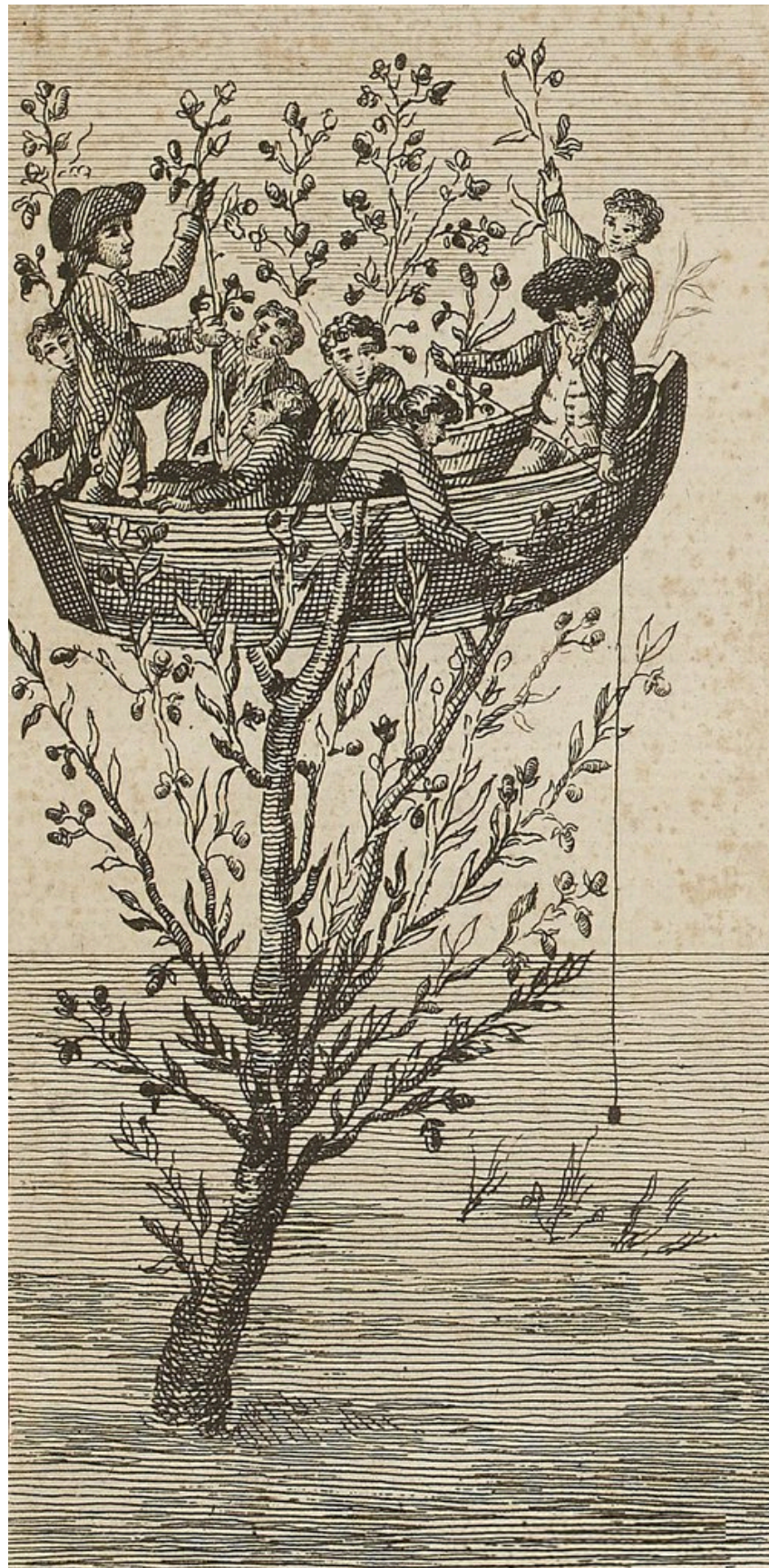
Le besoin pressant de la faim m'obligea de renoncer à mes expériences sur la respiration, & le troisième jour je fus obligé de tuer ce mouton pour m'en nourrir : comme je me trouvais alors fort au-dessus de la lune, & si près du soleil que son éclat m'éblouissait ; je mis le corps du mouton à l'endroit où le ballon ne pouvait le garantir des rayons brûlans de l'astre, & en moins de demi-heure, il fut cuit à son point".

Ici le Narrateur s'arrêta pour considérer les objets qu'il voyait autour de lui, lorsque je lui dis que ces bâtimens qui, pour lors, était sous ses yeux, dépendaient du sérail du Grand-Seigneur, & qu'il se trouvait sous les murs de Constantinople, il fut singulièrement affecté du trajet qu'il avait fait : ce qui l'avait retenu, disait-il, si long-temps stationnaire dans les hautes régions, c'est qu'il avait cassé la corde qui soulevait la trappe destinée à ouvrir un passage à l'air inflammable. Si je n'eusse pas déchiré le globe avec mes balles, le pauvre homme ferait peut-être resté comme Mahomet entre le ciel & la terre jusqu'au jour du Jugement. Il fit présent de son char à mon patron : à l'égard du ballon déchiré par sa chute & par le coup qu'il avait reçu, on n'en put tirer aucun parti.

Ecoutez maintenant une aventure fort extraordinaire qui précéda de quelques mois mon retour en Europe.

Le Grand-Seigneur, auquel j'avais été présenté par les Ambassadeurs de l'Empire de Russie & de France, me choisit pour une négociation importante au Caire, avec l'ordre du plus profond secret. Je fis cependant le voyage par terre avec une suite nombreuse ; mais lorsque j'eus rempli ma mission, je me débarrassai de ce vain appareil & de mon escorte, résolu de voyager comme un simple particulier. Le temps était superbe ; le Nil, plus beau que toutes les descriptions que j'en ai lu, en un mot, l'envie me prit de louer un bateau, & de descendre le fleuve jusqu'à Alexandrie. Le troisième jour de mon voyage, les eaux commencèrent à grossir sensiblement : vous avez, sans doute, entendu parler des inondations du Nil ; dès le lendemain il était sorti de son lit, & s'était déjà répandu jusqu'à plusieurs lieues dans les terres ; la cinquième journée, au point du jour, mon bateau se trouvait

embarrassé, à ce que je supposais, dans les branches de quelque arbuste ; mais lorsque le soleil eut répandu sa lumière sur les objets, je me vis au milieu d'une touffe d'amandiers, garnis de fruits très-mûrs & très-bons, & jettant la sonde, mes gens reconnurent que nous étions à soixante pieds de la terre, & que nous ne pouvions avancer ni reculer. Vers huit ou neuf heures, à ce que je jugeai par la hauteur du soleil, le vent s'éleva & jetta notre bateau sur le côté ; l'eau l'eut bientôt rempli ; enfin il s'enfonça, & nous nous sauvâmes, en nous attachant aux branches qui pouvaient nous supporter. Nous restâmes ainsi pendant six semaines condamnés aux amandes pour toute nourriture : pour de l'eau, vous jugez bien qu'elle ne nous manquait pas. Le quarante-deuxième jour de notre détresse le fleuve regagna son lit, aussi promptement qu'il l'avait quitté, & le sur-lendemain la terre se découvrit. Le premier objet agréable qui nous frappa ce fut notre bateau à deux cents pieds environ du lieu où il s'était enfoncé. Quand nous nous fumes séchés au soleil, nous emportâmes ce que nous pûmes pour vivre, & nous arrivâmes en sept jours chez le Bey d'Alexandrie, qui nous fournit abondamment ce dont nous avions besoin, & nous partîmes pour Constantinople. Le Grand-Seigneur me traita avec toutes sortes de distinction, m'accorda les honneurs du serrail, me présenta à ses femmes, même à ses favorites, me laissant la liberté de les voir.



Me trouvant désœuvré, je résolus d'aller au dernier siège de Gibraltar ; je marchais, pour mon plaisir, sous les ordres de Lord Rodnei. Mon intention était de faire une visite à mon ancien ami le Général Elliot, & de profiter de la circonstance où l'Amiral Anglais se disposait à ravitailler la place. Nous arrivâmes, favorisés par le hasard. Après les premiers complimens, le Général Elliot me fit voir les dispositions du port, de la citadelle, la situation intérieure de la place, & la position de l'ennemi, J'avois apporté un excellent télescope de Conichon ; en examinant au loin, je surpris l'ennemi, pointant une pièce de 36, contre l'endroit précisément où nous étions alors. J'en avertis le Général, & le mis à même de juger de mon observation, qu'il reconnut pour vraie. J'ordonnai, de son consentement, que l'on fît avancer un canon de 48 ; je le plaçai avec une justesse si précise, que j'étois sûr de mon fait. Je ne perdis pas de vue l'ennemi jusqu'à ce que les embouchures des deux canons fussent bien en face l'une de l'autre ; au moment où l'on allait faire feu sur nous, je donnai le signal : les deux coups partirent en même temps ; les boulets se rencontrèrent à moitié chemin ; mais celui de l'ennemi, poussé par une masse plus forte, retourna sur ses pas si violemment, que le canonier espagnol eut la tête emportée ; & que ce même boulet, traversant la mer, après avoir brisé les mâts de deux ou trois vaisseaux rangés sur la même ligne, alla renverser la cabane d'un laboureur, sur les côtes de Barbarie, & fit sauter les deux dernières dents de sa vieille compagne, qui dormait, étendue sur un lit, la bouche ouverte : le boulet s'était logé dans son gosier. Le pauvre Laboureur ayant tenté inutilement de l'en faire sortir, le force enfin d'entrer dans son estomac, de forte qu'elle en fut débarrassée par une voie plus naturelle, & plus commode. Il était question de m'offrir une récompense ; mais je me trouvai trop payé par les éloges que je reçus le soir, à souper de tout ce qu'il y avoit d'Officiers distingués dans la garnison.

Tout ceci n'est rien en comparaison des exploits que je fis avec ma fronde : je vais vous raconter comme elle tomba dans mes mains, plutôt que de vous faire l'énumération des ravages que j'ai fait par son moyen ; des vaisseaux coulés à fond ; des bataillons renversés ; rien ne me résistait : mais revenons à cet admirable instrument. Vous saurez d'abord que je

descends de la femme d'Urie, qui fut, comme vous ne l'ignorez pas, dans la plus grande intimité avec le Roi David. Elle eut, de sa Majesté, plusieurs enfans. Une dispute s'éleva un jour, entre les deux amans : il était question de savoir le lieu où l'arche avait été bâtie, & l'endroit où elle s'était arrêtée après le déluge ; comme ils ne purent s'accorder, il s'ensuivit une séparation, La femme d'Urie avoit souvent entendu parler au Roi de sa fronde, comme d'un trésor inestimable ; la nuit de son départ elle s'en empara. On s'en aperçut avant qu'elle eût gagnée la frontière, & l'on envoya à sa poursuite un détachement des Gardes ; elle atteignit le premier de ses persécuteur, comme le plus acharné, à l'endroit précisément où David frappa Goliath, & le laissa mort sur la place. Ses compagnons, découragés par cette expédition, laissèrent la fugitive continuer son chemin. Betzabé, par la suite, fit présent de la fronde à un de ses fils qui l'avait accompagné, & depuis, elle a passé de génération en génération jusqu'à moi. Mon arrière grand-père, qui en fut possesseur, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, se lia d'amitié avec un des fameux Poètes de cette nation, je crois qu'il s'appelloit Shakespear : celui-ci la lui empruntait de temps en temps ; mais il s'avisa de chasser dans les réserves du Roi, & tua tant de gibier à coup de fronde, qu'il courut risque d'être pendu. On le mit en prison, & ce ne fut qu'à la sollicitation de mon trisaïeul, qu'il obtint sa liberté. Je ne sais pas si, parmi mes ancêtres, ceux qui l'ont possédée en ont tiré un très-grand parti ; mais voici une anecdote que j'ai entendu raconter à mon père, qui l'avoit eue immédiatement avant moi. Il rêvait un matin, une heure avant le moment de son lever, qu'il se promenait sur le bord de la mer à Harwick, & qu'en plongeant sa fronde dans l'eau, elle en sortit sous la forme divine de Thétis, qui le reçut dans ses bras, & lui abandonna tous ses charmes. Préoccupé de son rêve, il se lève, saute à bas de son lit, prend sa fronde dans sa poche, & va se promener sur le rivage. A peine avait-il fait un mille qu'il se voit assailli par un cheval marin, furieux & menaçant ; il n'eut que le temps de reculer quelques pas pour ramasser deux pierres assez grosses : armé de sa fronde, il les lance vers l'animal, & lui crève les deux yeux, de manière que les deux pierres en bouchaient les deux cavités. Il s'approche aussi-tôt, saute sur le dos du cheval & le pousse vers la mer. La

fronde lui tient lieu de bride ; le monstre, devenu aveugle, se soumet à la main qui le conduit, traverse l'océan, & va aborder à la rive opposée, sur les côtes de Hollande, ce qui faisait un trajet de près de trente lieues. Un Aubergiste achete le cheval marin pour le faire voir en public ; il en donne sept cents ducats, & le lendemain, mon père, après avoir payé son retour par le paquebot de Harwick, se trouve encore maître d'une somme très-considérable. Avant de conclure, je vous préviens que tout ce que l'imagination peut attendre de l'instrument dont je vous parle, il est capable de l'exécuter ; ainsi, il n'y a pas moyen d'élever aucun doute sur ce que je vous raconte.

Cette fameuse relique, non-seulement avait, comme le chapeau de Fortunatus la faculté de mettre en votre puissance tout ce que vous eussiez pu desirer, mais encore de vous faire réussir dans les entreprises les plus difficiles.

J'avois préparé un ballon d'une forme si prodigieuse, que vous ne croiriez jamais la quantité de soie qui entra dans sa composition ; on avait épuisé les boutiques de tous les merciers de Londres, de West-minster & de Spillefields. Au moyen de ce ballon & de ma fronde, j'exécutai toutes sortes de petits tours de souplesse, comme de transporter une maison d'un lieu dans un autre, sans incommoder ceux qui l'habitaient, soit qu'ils dormissent, ou qu'ils fussent trop occupés pour faire attention au pèlerinage que je leur faisais faire.

Le 30 Septembre, époque où le collège de Médecine nomme ses principaux membres, & donne un repas si somptueux ; je lançai mon ballon, j'allais planer sur le dôme, & m'y reposai pour arracher un des bouts de ma fronde au globe doré qui couronne le bâtiment ; l'autre bout tenait à mon char : je pris ensuite mon ascension, & j'enlevai le collège aux yeux d'une foule de spectateurs, jusqu'à la plus haute région : il y demeura trois mois suspendu. Vous me demanderez peut-être comment ils vécurent ? Je vous répondrai que, quand je les aurais tenus en l'air deux fois aussi long-temps, ils auraient encore eu de quoi se nourrir des restes de leur repas, tant leur prodigalité, ce jour-là, avait été extravagante.

Malgré l'innocence de cette petite plaisanterie, elle cause des désagrémens assez importants à de très-grands personnages, sur tout au clergé, aux sacristains & aux fossoyeurs. Il fut reconnu, en effet, que pendant les trois mois de suspension du collège, les membres, ne pouvant visiter les malades, il n'y eut presque point de morts ; on ne vit gueres tomber sous la faux du temps qu'un petit nombre de personnes désespérées, qui, dégoûtées de la vie, s'exécutèrent de bonne grace, & s'ouvrirent, de leurs propres mains, les portes de l'éternité. Il est certain que, sans les apothicaires, qui allèrent toujours leur train, les entrepreneurs du collège auraient infailliblement fait banqueroute.

Je parierais tout ce qu'on voudrait que personne de la compagnie n'a oublié le Lord Mulgrade, (alors le Capitaine Philipp), & son voyage dans le nord pour faire des découvertes. Je l'accompagnai comme son ami ; lorsque nous eûmes atteint la plus haute latitude septentrionale, je découvris avec ce fameux télescope dont je vous ai déjà parlé, deux ours blancs en grande activité sur un monceau de glace qui me paroissoit au-dessus des mâts à une demi-lieue de distance. Je pris ma carabine sur mon épaule, & je montai cette roche glacée parvenu au sommet, je me trouvai sur une surface polie, qui était précisément le théâtre des plaisirs de ces animaux ; j'avançai sur eux, sautant quelquefois par-dessus des cavités profondes qui se trouvaient sur mon passage ; quelquefois le chemin était si glissant que je tombais à chaque pas : lorsque je me trouvai à portée, je commençai à calculer le produit des deux, peaux d'ours, & à les convoiter, car ils étaient aussi gros que deux bœufs bien nourris ; malheureusement, comme je couchais en joue, mon pied droit glissa je tombai à la renverse, & je m'évanouis. J'ouvris enfin les yeux à la lumière ; mais je frissonne encore en vous le racontant un des ours s'était emparé de moi, m'avait tourné sur le dos, & se disposait à me déshabiller : son intention était, sans doute, de m'emporter, Dieu fait où ; mais je m'armai d'un coutelas que je portais sur moi, & je lui coupai trois doigts du pied de derrière ; il me quitta aussi-tôt poussant des hurlemens affreux ; je saisis ma carabine, & je l'étendis roide sur la place. Soudain, un millier d'ours, endormis sur la glace, se levèrent à ce bruit, qui les attirait malheureusement de mon côté ; par bonheur, une idée singulière

sortit à propos de mon péricrâne ; je m'affublai de la peau de l'animal mort, en moins de temps que le plus habile rôtiisseur n'en mettrait à écorcher un lapin. La troupe vint directement sur moi, tournant autour de mon corps & me flairant les uns après les autres : la ruse me réussit, sur-tout, lorsqu'essayant de les contrefaire, je parvins à les tromper en empruntant leurs manières, comme si j'eusse été élevé parmi eux : il est vrai qu'ils me surpassaient dans l'art de rugir, de grogner, & c... Rassuré par leur méprise, je commençai à chercher dans ma tête un moyen de tirer parti de la confiance que je leur avais inspiré. Un vieux Chirurgien de l'armée m'avait dit autrefois, qu'un coup porté dans un certain endroit de l'épine du dos, pouvoit tuer sur le champ l'animal le plus fort ; je résolus d'en faire j'expérience ; mon coutalas fut encore ma ressource. Je frappai entre les épaules au-dessus du col le plus gros des ours, tremblant qu'il ne me mît en pièces s'il survivoit à la blessure ; j'en fus quitte pour la peur, car je l'étendis à mes pieds fans mouvement : je les expédiai ainsi les uns après les autres, sans qu'ils conçussent le moindre soupçon sur moi, en voyant ainsi tomber leurs camarades. Entouré de leurs cadavres, je me regardai comme un autre Samson ; j'en avois tué mille. Pour abréger, je retournai au vaisseau ; j'emmenai les deux tiers de l'équipage pour m'aider à les dépouiller & à les porter à bord, ce qui fut achevé en moins de deux heures ; les corps furent jettés à la mer quoiqu'à mon grand regret, parce que je fus sur que, bien préparé, c'eût été un excellent ragoût.

A notre retour, j'envoyai les jarrets de ces terribles bêtes aux personnes en place, aux Lords de l'Amirauté, aux Lords Trésoriers, au Lord-Maire, à la Société Royale, & à quelques-unes des principales maisons de commerce, qui m'en firent leurs remerciemens, & la Cité m'honora d'une invitation pour le jour du repas donné par le Lord-Maire.

A l'égard des peaux très-estimées, j'en fis des présens aux Souverains de l'Europe, auxquels mon nom était déjà connu ; &, ce qui vous paroîtra bien singulier, c'est qu'une Princesse de Perse, sur le bruit de ma réputation, m'écrivit, de sa main, une déclaration d'amour dans toutes les formes, & qu'elle chargea même un Ambassadeur extraordinaire de me proposer, de sa part, un tête-à-tête en l'absence du Roi, son mari, qui s'était

mis à la tête de ses troupes pour repousser les Tartares, dont les incursions fréquentes commençaient à l'inquiéter : elle ajouta. qu'elle irait me rejoindre sur la frontière, si je l'aimais mieux. Je répondis en style Oriental, que je baisais la poussière de ses pantoufles ; que je ne me croyais pas digne de remplacer un aussi grand Monarque ; & que je lui conseillais de rester en Perse jusqu'au retour de son auguste époux. Si je ne craignais de passer pour vain, je vous dirais, Messieurs, que ce n'est pas la feule Souveraine qui m'a fait l'offre de sa couronne.

Quelques personnes ont reproché au Capitaine Philipp de n'avoir pas poussé sa navigation assez loin ; mais je m'empresse de lui rendre justice avec toute la candeur dont je suis capable. Notre vaisseau marchait légèrement jusqu'à l'époque où je le chargeai d'un si grand nombre de peaux & de membres d'ours, qu'il lui fut impossible de lutter contre le vent qui nous fut toujours contraire, & de nous faire un passage à travers ces montagnes de glaces qui nous arrêtaient aux extrémités du pôle.

Le Baron finit ici le détail de ses aventures, & laissa la compagnie émerveillée de ses exploits, & dans la meilleure humeur du monde. Lorsque chacun eut exprimé, à sa manière, la satisfaction que le narrateur avait procuré par le charme de ses récits, un de ses proches parens, qui se trouvait alors dans la société, & qui ne l'avait pas quitté durant son séjour chez les Turcs, prit la parole, observant que, près de Constantinople, il y avoit une pièce d'artillerie considérable, dont le Baron de Tott avait beaucoup parlé dans ses mémoires. Si je ne me trompe pas, voici, dit le parent du Baron, les expressions, ou à peu près, de l'Historien du serrail. « Les Turcs avaient placé, près de la ville, au haut du château bâti sur la rive du Simoïs, une pièce de canon jettée en bronze, & d'un calibre si fort, qu'elle eût porté un boulet de onze cents livres pesant : j'étais tenté, dit le Baron de Tott, d'y faire mettre le feu, pour juger de son effet. Les gens qui m'entouraient, tremblèrent à ma proposition ; ils assuraient qu'il y avait de quoi mettre, non-seulement le château, mais la ville en poudre. Après avoir dissipé leurs craintes, j'obtins la permission d'exécuter mon projet. Il ne fallut pas moins de trois cents trente livres de poudre pour lancer un boulet de onze cents pesant. Quand l'ingénieur eut mis l'amorce, la foule se recula le plus loin

possible, & ce fut avec beaucoup de peine que je parvins à persuader au Pacha qu'il n'y avait aucun risque ; l'ingénieur lui-même n'était pas très-rassuré. J'allai me placer sur un ouvrage en pierre ; de-là je donnai le signal. L'explosion produisit un effet semblable à celui d'un tremblement de terre ; le boulet se divisa en trois éclats qui rebondirent de l'autre côté du détroit sur la montagne opposée, & la surface de l'eau fut couverte de fumée dans toute l'étendue du canal ». Tel est, je crois, le compte rendu par le Baron de Tott : lors de notre arrivée à Constantinople, on citait encore cette expérience comme une preuve d'un courage extraordinaire. Le Baron de Munikhouson, qui ne voulait pas le céder en valeur à un étranger, lança cette pièce de canon dans la mer, &, nageant après elle, la conduisit à la rive opposée, d'où malheureusement il essaya de la jeter, à force de bras, à la même place ; je dis malheureusement, parce que, l'ayant mal saisie, elle glissa dans sa main, & tomba dans le beau milieu du canal, où elle est restée sans espoir de pouvoir l'en retirer. Malgré la faveur dont il jouissait à la Cour, le Grand-Seigneur, outré de la perte de cette pièce fameuse, donna ordre qu'on tranchât la tête au Baron ; mais une des Sultanes, qui l'aimait beaucoup, le fit avertir fous main, & le tint caché dans son appartement, jusqu'à ce que les poursuites se fussent ralenties, & peu de temps après, il l'enleva, profitant d'un vaisseau qui faisait voile pour Venise, où il la conduisit avec des richesses immenses.

Le Baron, Messieurs, n'aime point à raconter cette histoire, parce qu'il manqua son coup ; mais, comme elle ne blesse en rien la réputation qu'il s'est justement acquise, je ne me suis pas fait de scrupule de vous en faire part en son absence. Maintenant que sa vivacité vous est connue, pour dissiper les doutes que vous pourriez avoir conçu de la mienne, il est à propos que vous sachiez qui je suis : nous sommes alliés le Baron & moi, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

Mon père putatif étoit né à Berne en Suisse, où il exerçait un office municipal : son département avait pour objet la propreté des rues ; il était, en un mot, ce qu'on appelle un boueux. Pour ma mère, les montagnes de Savoie l'avoient vu naître ; un large goître, le plus beau qui, de mémoire d'homme, eût existé, s'arrondissoit autour de son col ; on fait que le mérite

de ce genre de beauté, commun aux habitants du pays, consiste particulièrement dans son ampleur. A peine au sortir de l'enfance, ma mère avait quitté ses parens. Le hasard lui avait fait chercher fortune dans la ville où mon père était né. Tant qu'elle fut seule obligée de pourvoir à sa subsistance, c'était par ses procédés obligeans pour notre sexe, qu'elle sut se procurer une infinité de ressources ; elle avait même à cet égard, une réputation si bien établie, que moyennant une libéralité préalable, le premier venu était sûr de tout obtenir de son penchant à rendre service. Mon père & elle se rencontrèrent dans la rue ; leur premier regard décida de leur enchantement : ma mère tomba à la renverse, entraînant mon père dans sa chute. Le couple amoureux fut surpris, la Garde les saisit & les conduisit en prison ; de là ils allèrent faire une retraite de quelques mois dans une maison de correction. Rendus à la société, ils s'épousèrent ; mais ma mère, toujours entraînée vers ses premiers penchans, s'émancipa tant de fois, que son mari, dont les principes étoient fort délicats sur l'honneur, résolut de s'en séparer. Leur compte fut bientôt fait, attendu qu'ils n'avaient pas une obole à partager. Ma mère s'attacha sur le champ à une troupe de Baladins, qui faisaient jouer des marionnettes : ses talens pour faire parler Polichinelle, sont trop connus pour qu'on m'accuse de vanité, en la citant comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre. Soit circonstance, soit inconstance, elle renonça à ce métier ambulant, & vint s'établir à Rome marchande d'huîtres. Dans une cérémonie publique, un très-grand personnage se détacha de la foule, pour visiter la boutique de ma mère : il mangea tant d'huîtres qu'il s'oublia tout-à-fait, & ne sortit de chez elle que le lendemain au lever de l'aurore.

C'est à cet heureux oubli que je dois le jour,
Ma mère me l'a dit, c'est assez pour l'en croire.

L'heure du souper ramena le Baron auprès de ses amis ; on servit ; on s'enivra ; un des convives échauffé par le vin, s'avisa de contester impoliment à notre voyageur la vérité de ses aventures : ils prirent querelle, se battirent ; le Baron fut dangereusement blessé, & ne revint à la vie qu'après de longues souffrances & un long intervalle de temps. Depuis lors il fut entièrement dégoûté de chercher des aventures, & sur-tout de les raconter.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Gulliver ressuscité, ou les Voyages, campagnes et aventures extraordinaires du Baron de Munikhouson...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10568146>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Le Baron est censé raconter ses aventures à table au milieu de ses amis.

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE.
3. GULLIVER RESSUSCITE, OU LES VOYAGES, CAMPAGNES ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES DU BARON DE MUNIKHOUSON
4. GULLIVER RESSUSCITÉ, OU LES VOYAGES, CAMPAGNES ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES DU BARON DE MUNIKHOUSON. SECONDE PARTIE.
5. Notes
6. À propos de cette édition numérique